

La Providence : (fin)

Autor(en): **Roux-Ferrand, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 5

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

recrue nouvelle pour la troupe des petits vagabonds, car ceux-ci sont habiles à pratiquer la corruption. On ne songe d'abord qu'à jouer, qu'à s'amuser, puis l'on passe bientôt à des distractions moins innocentes. Il faut les voir, les vêtements, les cheveux en désordre, le visage et les mains souillés de boue, s'agitant, criant, passant des jeux aux disputes et aux batailles, ou bien se réunissant à la chute du jour, alors que la faim se fait sentir, et formant leurs complots pour dévaliser les étalages des fruitiers et des marchands de comestibles.

Après l'âge de dix ans, ils ont d'autres besoins et commencent à exercer d'autres industries. Ils ont pris l'habitude de la vie nomade et ils y persistent, demandant leur nourriture et leurs plaisirs au hasard des rencontres et des aventures. Le soir, on les trouve, garçons et filles de douze à quinze ans, aux abords des théâtres des faubourgs, devant les guichets, prenant rang dans les queues qui se forment et vendant leur place pour quelques centimes aux spectateurs attardés. Ils entrent ensuite chez le marchand de vin où ils dépensent ce qu'ils ont gagné. Vous les retrouvez à la fin du spectacle ; de petits groupes se forment ; l'heure est avancée, les petits vagabonds se consultent. Ceux qui ne sont pas entièrement affranchis de l'autorité paternelle et redoutent une correction méritée, se demandent s'ils oseront rentrer au logis à une heure si tardive. On s'interroge, on délibère.

— Que faites-vous ? dit l'un d'eux. Il est trop tard ; moi je découche.

— Eh bien ! moi aussi, nous découchons.

Et les voilà cherchant un gîte pour la nuit. Les prévoyants se sont réservé vingt centimes pour avoir le droit d'entrer dans un de ces garnis infects qui leur offrira un abri. Les autres se glissent sous une porte cochère, dans un escalier, dans une voiture stationnant sur la voie ; ou bien ils franchissent les fortifications et se réfugient dans les carrières et fours à plâtre où la police fait de temps à autre des razzias. Le matin, en rentrant à Paris, ils s'arrêtent devant les casernes, où les soldats, qui ont bon cœur, ont toujours une gamelle de soupe ou un morceau de pain à leur offrir. Cette journée ainsi commencée se passe comme la précédente et ces petits fugitifs du foyer domestique restent ainsi trois ou quatre semaines sans reparaitre au logis. « J'ai vu, dit M. Robin, nombre de ces enfants qui ont renouvelé périodiquement cette vie d'aventures, jusqu'à ce que les parents, lassés et à bout de patience, les ont laissés aux mains de la justice. »

Bredy.

— Que diablo avai-tou tant à ruailà hier à né pè lo cabaret ?

— L'est cé blagueu dè Bredy, qu'est adé lo mémo, que no contàvè qu'on iadzo on espèce d'ambassadeu étai venu pè châttrè avoué on négre, nâi coumeint on petou, et que stu négre se trovâvè à

'na pinta, iô desâi gaillà dè mau dâo canton dè Vaud et dè la Suisse. Adon Bredy que lâi sè trovâvè assebin, no fâ : Quand y'é cein oïu, melebâogro ! n'é fé ni ion, ni dou ; t'é accrotsi mon négre, onna man su lo cotson et l'autra su la gardietta, que l'é serrâ, que l'est venu asse blian qu'on panaman.

Adon ne no sein ti met à recaffâ dè cein que son négre étai venu tot blian, et Bredy s'est met d'n'a colère que volliâvè tot frésâ, que cein no fasâi adé mé épouffâ ; et pi mon gaillà s'est met-te pas à m'insurtâ, que n'avé portant pas mé rizû què lè z'autro ; mâ ne mè su pas laissi tot derè et ma fâi de 'na réson à l'autra, on s'est tot de què brav'-hommo.

— Porquîè lâi as-tou pas bailli 'na ramenâie, à cé bougro dè mina-mor ?

— Oh câise-tè : y 'avé dza la man lèvâie po lâi appliquâ mon pi cauquîè pâ ; mâ on m'a ratenu.

La Providence.

(Fin.)

— Mon ami, dit la jeune femme, qui s'était empressée de faire un peu de toilette, tu m'as appelée ?

— C'est ma femme, monsieur, dit l'artiste, en la présentant au vieillard.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria aussitôt celui-ci avec joie. Pardonnez-moi, madame, mais ces traits, en effet...

— Sont presque ceux de votre photographie, et c'était là l'espoir dont je vous parlais.

— Que veut dire cela ? fit Marie étonnée, et pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Pour faire ton portrait, répondit Adrien en riant, monsieur vient me le demander.

— Mon portrait ! et pour qui ?

— Tout ceci, madame, est en effet une énigme pour vous, dit le vieillard ; permettez-moi de vous l'expliquer.

— Il répéta alors ce qu'il avait dit à l'artiste et termina son récit en disant avec quelque anxiété :

— Voulez-vous vous prêter à l'essai que nous allons faire ?

— Je serai heureuse, monsieur, d'y être pour quelque chose, répondit-elle gracieusement.

— Alors, ne perdons pas de temps. Vous avez là une toile prête sans doute pour un autre tableau ; voulez-vous qu'elle serve à celui que nous allons faire ?

— Doucement ! dit Adrien, n'allons pas si vite : la toile n'a pas la dimension voulue, ma palette n'est pas préparée pour un portrait, ma femme n'a pas une toilette en harmonie avec celle de votre photographie ; tout cela ne peut s'improviser.

— Vous avez raison, je suis un vieux fou ; mais que voulez-vous ? je l'aimais tant, et vous avez éveillé en moi un espoir si doux !

— Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous avez perdu cette compagne si chère ? lui demanda la jeune femme.

— Un an à peine ; et, depuis lors, je ne vis que de souvenirs et ne me trouve bien nulle part. Nous habitions une délicieuse villa sur les bords du Tibre, près de Rome. Tout y semblait réuni pour notre bonheur, lorsqu'une crise imprévue et soudaine me l'a enlevée. Depuis lors, ne pouvant supporter ma solitude, j'ai successivement visité l'Italie, l'Allemagne, Londres et enfin Paris, cherchant toujours, non une félicité disparue, mais la distraction, le bruit, le mouvement. J'avais toujours sur moi cette image, qu'il m'était doux de contempler, malgré ses imperfections, lorsqu'en visitant l'exposition, l'idée m'est venue de la faire reproduire...

Un délicieux portrait de femme m'a frappé; j'en ai cherché l'auteur dans le livret, et je suis venu. Voilà ma triste odysée.

— Si mon faible talent peut vous faire retrouver au moins l'ombre de votre Pénélope, j'en serai bien heureux, mais ce n'est pas l'affaire d'un instant.

— Enfin, je vous verrai travailler, je vous aiderai de mes souvenirs, et pendant ce temps la vie me semblera moins amère.

Ils prirent alors jour et heure et furent exacts au rendez-vous; mais le portrait, fait avec conscience, avançait bien lentement.

Après quelques séances, pendant lesquelles la conversation initiait les trois interlocuteurs à leur existence mutuelle, le vieillard dit à ses hôtes :

— Tenez, mes enfants, je vous avoue avec tristesse que cette ascension quotidienne est au-dessus de mes forces, et cependant je ne puis renoncer à l'espoir si doux d'avoir un portrait qui sera pour moi une consolation. Si vous pouviez transporter pour un certain temps votre atelier à mon hôtel... Mais, ajouta-t-il avec un mouvement subit, une idée lumineuse m'arrive! Tenez-vous beaucoup à votre Paris? voudriez-vous partir avec moi, et faire plus à l'aise ce portrait, dans le salon et au milieu des meubles de mon Emma? Oh! dites-moi vite oui! Vous m'êtes déjà sympathiques tous les deux; je vous aimerai, je ne serai plus seul, et... si ce séjour et cette vie ne vous déplaisaient pas trop, après moi vous conserveriez mes biens...

L'impression que ces quelques mots produisirent sur Adrien fit tomber le pinceau de ses mains; il ne pouvait en croire ses oreilles; il regardait Marie, aussi étonnée que lui.

— Oh! reprit le vieillard en souriant avec émotion, ne vous récriez pas : c'est moi qui serai votre débiteur, car une bonne fille est un trésor inestimable pour un vieillard.

— L'Italie! Rome! mais c'est tout ce que rêvait mon imagination d'artiste. Puis-je croire à tant de bonheur! s'écria Adrien avec élan.

— Et vous, madame, reprit le vieillard, aussi ému que lui, votre belle figure se couvre de larmes... que dois-je craindre ou espérer?

— Quand vous avez sonné à notre modeste logis, dit Marie en lui tendant la main, nous désespérions de l'avenir, et je disais à mon mari pour lui donner de la force : « C'est peut-être la Providence! » Eh bien! c'était elle en effet. Nous sommes orphelins tous deux, nous ne regretterons rien de cette brillante capitale, qui offre plus de déceptions que de vrai bonheur, et, si vous voulez voir en nous vos enfants, nous vous chérirons comme le meilleur des pères.

En disant ces mots, elle prit la main de son mari et ils se jetèrent tous deux dans les bras que leur tendait le vieillard.

H. ROUX-FERRAND.

Une réclame industrielle, digne de figurer parmi les plus célèbres, a été distribuée à profusion dans les rues de Paris, à l'occasion de la grande fête nationale du 30 juin. La voici :

FÊTE NATIONALE DU 30 JUIN.

M. le ministre de l'intérieur vient d'adresser à M. le préfet de la Seine une lettre dont voici un extrait :

« Afin de donner un caractère plus général à cette fête, et de la rendre accessible à tous, je pense qu'il serait bon de nous assurer le concours de tous les habitants. C'est pourquoi je crois pouvoir m'adresser à l'initiative privée et à la bonne volonté de tous.

» (Signé) DE MARCÈRE. »

Pour répondre à ce désir; pour prêter votre concours à cette fête nationale; pour que vos cœurs

en fête ne battent que dans des corps vêtus d'habits de fête :

Citoyens de Paris!

Délégués des Départements!

Etrangers de tous pays!

A CRÉMIEUX FILS,

Tailleur.

Vous ouvre ses vastes magasins et vous donne pour 35 francs

Le plus joli vêtement de la saison, en drap haute nouveauté, fait sur mesure, en 48 heures.

Allez tous, allez, avant le 30 juin, 97, rue Richelieu, 97 (au coin du passage des Princes).

Le mot de la charade contenue dans notre précédent numéro est : *Réformes.*

Sur 52 réponses qui nous sont parvenues, une seule est juste, celle de M^{me} Jules Ney, notaire à Lausanne, qui a obtenu la prime.

En voici une nouvelle pour laquelle nous donnerons en prime un portrait photographique de M. Dubs, avec un joli encadrement.

Mon second du premier facilite la marche,

Et jamais, sans mon tout, Noé n'eût construit l'arche.

La prime sera délivrée après un tirage au sort entre les noms des abonnés qui auront deviné d'ici à mardi, à midi.

Le fait s'est passé à Lausanne, chez M. Eytel, pendant le fameux congrès de la paix. Victor Hugo racontait que lui, insulaire de Jersey, n'avait jamais pu se décider à traverser l'Océan, malgré les pressantes sollicitations qui lui avaient été adressées par les Yankees. On lui avait même offert un million de francs pour donner des conférences à New-York. Tout fut inutile; une répugnance invincible ne le lui permit absolument pas. A peine eut-il achevé son récit qu'un pauvre diable d'auditeur se tourna vers le grand poète et lui dit : « Pardon, M. Victor Hugo, n'y aurait-il pas moyen d'y aller à votre place? »

Théâtre. — La représentation des *Danicheff* donnée jeudi, et qui sera sans doute répétée, a eu un double succès pour notre troupe : salle comble et choisie; excellente interprétation de cette œuvre si bien écrite, si intéressante du commencement à la fin. A la sortie, on entendait dans tous les groupes ces réflexions, qui sont pour nous, le meilleur éloge qu'on puisse faire de cette soirée : Ah! c'est bien. — C'est fort bien joué. — J'ai eu beaucoup de plaisir, etc., etc. Espérons donc que M. Gaillard, qui fait tant de sacrifices pour nous être agréable, retrouvera souvent un auditoire aussi nombreux et aussi sympathique.

L. MONNET.